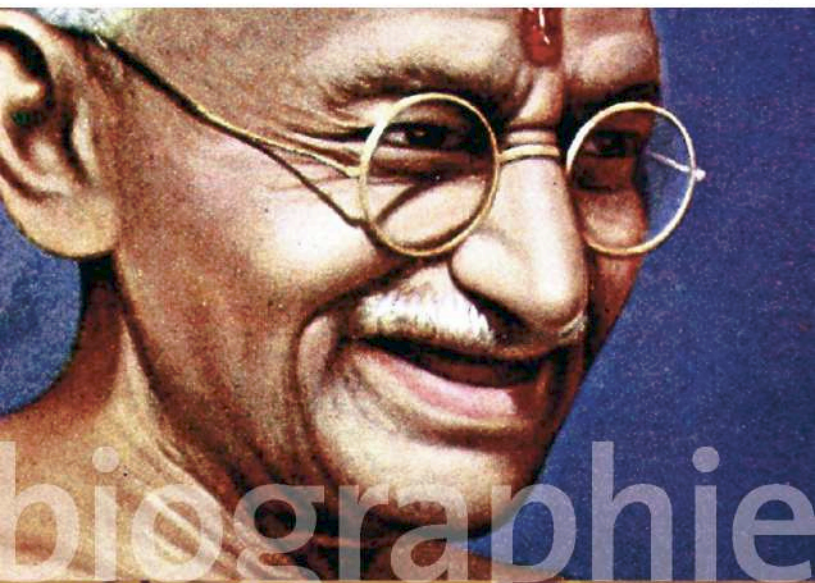


# Gandhi

par Christine Jordis

inédit



biographie



 folio  
biographies

Extrait de la publication

FOLIO BIOGRAPHIES  
collection dirigée par  
GÉRARD DE CORTANZE

# Gandhi

par

Christine Jordis

Gallimard

Crédits photographiques Gandhi

1 : Dinodia / Bridgeman-Giraudon. 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 12, 13 : Akg-Images / Archives Peter Rùhe. 9, 10 : Harlingue / Roger-Viollet. 11 : M. Bourke-White / Time & Life Pictures / Getty Images. 14 : D.R. 15 : A. Jordis.

© *Éditions Gallimard, 2006.*

Écrivain, critique, éditeur, Christine Jordis s'occupe du roman anglais aux Éditions Gallimard et collabore au journal *Le Monde*. Son premier essai, *De petits enfers variés*, a été couronné par le prix Femina et le prix Marcel-Thiébaud. *Gens de la Tamise*, son cinquième livre, un panorama de la littérature anglaise au xx<sup>e</sup> siècle, a reçu le prix Médicis en 1999 et *Une passion excentrique*, son dernier ouvrage, le prix Valéry Larbaud en 2005. Très attirée par l'Asie, où elle a fréquemment voyagé, elle a également publié *Bali, Java, en rêvant* et *Promenades en terre bouddhiste, Birmanie*.



Le sort de l'espèce humaine est aujourd'hui plus que jamais dépendant de sa force morale. La voie vers un état joyeux et heureux passe par la renonciation et l'autolimitation, où que ce soit.

ALBERT EINSTEIN

Frank Kafka me dit : « Il est évident que désormais le mouvement de Gandhi vaincra. L'incarcération de Gandhi aura pour seul effet de donner à son parti une impulsion plus grande encore. Car, sans martyrs, tout mouvement dégénère en communauté d'intérêts, regroupant des gens qui spéculent basement sur leur succès. Le fleuve devient une mare, où pourrissent toutes les idées d'avenir. Car les idées — comme d'ailleurs tout ce qui dans ce monde a une valeur supra-personnelle — ne vivent que de sacrifices personnels. »

GUSTAV JANOUCH





## *Avant-propos*

À l'orée du xx<sup>e</sup> siècle, l'impérialisme britannique est toujours dans sa plus grande vitalité. L'Inde, selon Nehru — un leader nationaliste, il est vrai —, est enfoncée dans un « borbier de pauvreté et de défaitisme qui l'aspire vers le fond » ; depuis des générations, elle a offert « son sang, son labeur, ses larmes, sa sueur » et ce processus a rongé son corps et son âme, empoisonné tous les aspects de sa vie collective, comme une maladie fatale qui ronge les tissus et tue à petit feu.

Vint Gandhi.

Il fut comme une puissante bouffée d'air frais qui nous poussait à nous étirer... un faisceau de lumière qui trouait l'obscurité ; comme un tourbillon qui bouscula bien des choses, mais surtout la façon de fonctionner de notre esprit. Il ne venait pas d'en haut ; il semblait surgir des multitudes de l'Inde, parlait leur langage et attira constamment l'attention sur eux, sur leur effroyable condition (DI \*, 407).

\* Nous donnons les références des ouvrages les plus fréquemment cités sous forme d'abréviations (suivies du numéro de la page). Le lecteur trouvera p. 359 une bibliographie dans laquelle sont explicitées ces abréviations, avec les références complètes des ouvrages.

Rien que d'insignifiant dans l'apparence de ce personnage qui allait changer la destinée d'un pays. « Un petit homme au piètre physique », mais avec en lui la force de l'acier, ou du roc. « En dépit de ses traits effacés, de son pagne et de sa nudité, il y avait en lui un quelque chose de royal qui commandait l'obéissance... Ses yeux calmes et graves vous tenaient sous leur regard, vous sondaient jusqu'au plus profond de l'âme ; sa voix, nette et limpide, pénétrait, s'insinuait jusqu'au cœur et remuait les entrailles... Le charme et le magnétisme passaient... » (VP, 127) Avec lui, chacun avait le « sentiment de communier ». D'où provenait-il, cet « ensorcellement » ? Certes pas de la raison, bien que l'appel à la raison ne fût pas ignoré ; pas non plus de l'art oratoire ni de l'hypnotisme des phrases : elles étaient simples et économes, sans un mot superflu. « C'était l'absolue sincérité de l'homme et de sa personnalité qui vous empoignait ; il donnait l'impression de posséder d'immenses réserves de force intérieure » (VP, 128).

Du vivant de Gandhi déjà, on s'est pourtant fait fort de le critiquer. Soit que l'idée de chef, de saint ou de héros, ait rebuté certains ; ceux-là préféraient voir en lui un homme ordinaire obéissant à des mobiles ordinaires (intérêt personnel, défense de son pouvoir, simple vanité : « la conscience de soi en tant que vieil homme humble et nu, assis sur son tapis de prière et faisant trembler les empires par la seule force de son pouvoir spirituel \* 1 ») — bref,

\* Toutes les notes bibliographiques sont regroupées en fin de volume, p. 363.

sous la grande figure, un personnage calculateur, manœuvrier, épris de son prestige et, finalement, vaincu (tel qu'il apparaissait à nombre de Britanniques, ses ennemis, à l'époque). Soit qu'on ait trouvé irritantes, voire inacceptables, son approche émotionnelle de problèmes économiques ou sociaux et son insistance sur une religion (en fait, une éthique) dont on admettait mal qu'elle puisse mêler ses principes et son langage à ceux de la politique — une discipline qui appelle la *raison*, alors que Gandhi agissait par la « *magie* » et cherchait à capter l'imagination du peuple pour mieux le diriger. Le problème se posait du lien entre spiritualité et politique. Un rapport qui causait douleurs, incompréhension, secousses : « À quoi bon tenter de changer l'ordre existant ? » écrivait Nehru, qui fut son disciple et ami, « Non, il suffisait de changer le cœur des hommes ! C'est ce qu'on appelle l'attitude religieuse, dans toute sa pureté, face à la vie et à ses problèmes. Une attitude qui n'a rien à voir avec la politique, l'économie ou la sociologie. Et pourtant, Dieu sait si, dans le domaine politique, Gandhi pouvait aller loin ! » (VP, 372). S'il avait vraiment des objectifs si élevés, pourquoi, disaient ses critiques, les compromettre en entrant dans la vie politique qui, par nature, comme chacun sait, se situe assez loin de la recherche de la vérité ? Bref, on ne pouvait comprendre ce mélange paradoxal de « saint catholique médiéval » et de « chef politique à l'esprit pratique ».

À tout le moins l'homme était suspect : sous la figure d'ascète, on ne pouvait douter que se cachât

un individu rusé, compétent, habile à louvoyer — apte à trouver un compromis entre les extrêmes, entre les classes et les partis, capable de rigidité dans la théorie mais aussi de souplesse dans les applications, susceptible de changer d'avis de façon radicale, cela sans se soucier de cohérence avec ses affirmations antérieures; bref, un homme « extrêmement complexe, un mélange de grandeur et de petitesse, une haute personnalité politique, trop politique, et entachant de cette marque ses conceptions morales et religieuses » (RJ, 135), tel que le voyait « le Poète », c'est-à-dire Rabindranath Tagore, en 1926, avant qu'il ne se rallie totalement à Gandhi; et Tagore d'insister sur les compromis acceptés, sur « cette sorte de mauvaise foi secrète qui le fait se prouver par des raisonnements sophistiqués que le parti qu'il accepte est celui de la vertu et de la loi divine, même quand c'est le contraire et qu'il ne peut l'ignorer » (RJ, 135). Un politicien plutôt qu'un saint, donc, et d'autant plus rusé, d'autant plus indéchiffrable, qu'il ne cesse de confesser publiquement ses doutes, ses hésitations, ses erreurs et revirements, travaillant dans la « transparence » la plus grande, dirions-nous aujourd'hui. La moralité, l'amour, le vocabulaire religieux — était-ce donc une pose, un abus de grands mots et de sentiments destinés à entraîner les foules et impressionner l'ennemi ?

Des questions qui n'entamaient pas la confiance de l'Inde en sa sincérité. En dépit de son vocabulaire, « d'une obscurité presque totale pour l'homme moyen de notre temps » disait Nehru, en

dépit de ses volte-face déroutantes, ses amis le tenaient pour « un grand homme, un homme unique, auquel on ne pouvait appliquer ni les échelles de valeur courantes ni les canons de la logique habituelle » (VP, 288). Ayant placé leur foi en lui, ils le suivaient. Jamais aucun d'eux, à l'inverse de ceux qui parlaient « un langage différent » — esprits ennemis de sa pensée ou, plus simplement, mal équipés pour le comprendre —, ne supposa de lui mensonge ou imposture : « Pour des millions d'Indiens, il est l'incarnation de la vérité, et tous ceux qui le connaissent mesurent le sérieux passionné avec lequel il cherche sans relâche à agir de façon juste » (VP, 289). Appliquer à cette personnalité extraordinaire les raisonnements banals, les phrases éculées, les théories toutes faites dont on se sert pour le politicien moyen relève de la critique superficielle, souligne Nehru, et lui-même s'efforce à maintes reprises de définir Gandhi, passant de l'affection à la colère, de la surprise à l'admiration, corrigeant sans cesse un portrait que son modèle ne cesse de déborder.

Plus convaincant peut-être, ce jugement d'un adversaire, lord Reading, vice-roi des Indes, qui, arrivé en poste le 2 avril 1921, eut avec Gandhi six interminables conversations : « Ses vues religieuses sont, je crois, sincères, et il est convaincu, presque jusqu'au fanatisme, que la non-violence et l'amour assureront à l'Inde son indépendance et lui permettront de résister au gouvernement britannique. »

Depuis lors, la distance du temps aidant, cher-

cheurs et spécialistes se sont efforcés de garder, sans toujours y parvenir, une distance critique, voire une rigueur scientifique, comme de tenir compte de ce qui a été écrit avant eux. Au Gandhi chrétien, saint et martyr des premiers ouvrages a succédé un « Gandhi sécularisé, dont les méthodes de lutte politique et le leadership intéressent davantage que les idées religieuses<sup>2</sup> » ; plus récemment encore, on s'est efforcé à « une appréciation plus réaliste du bilan » de son œuvre et à « une concentration plus grande sur la richesse de sa personnalité<sup>3</sup> ». « Chaque époque a réinventé son Gandhi. » On pourrait ajouter, chaque biographe, chaque historien. L'interprétation de ce personnage infiniment complexe dépend étroitement de la personnalité de celui qui écrit — telle est la conclusion qui ressort de la lecture de quelques-uns des milliers de livres qui lui sont consacrés dans des centaines de langues. « On transmet forcément dans ce que l'on écrit notre propre vision du monde<sup>4</sup> », avoue Robert Payne, l'un de ses biographes. Alors, autant admettre dès le départ que l'objectivité est ici illusoire. « Le recul du temps fait défaut pour le juger objectivement » écrivait Nehru, qui fut si proche de lui, « À ceux d'entre nous, étroitement liés à lui, ayant subi l'influence de cette personnalité dominatrice et si éminemment attachante, il manque terriblement... De ce fait, le facteur personnel joue chez nous un rôle trop grand pour ne pas peser sur nos jugements et risquer de les fausser » (PT, 225). Soit. Mais l'« objectivité » conférée par la distance pourrait bien passer à côté, elle

aussi, de l'essentiel : ce « feu intérieur » inépuisable, cet « extraordinaire pouvoir de rendre possible l'improbable », en lequel tous avaient foi. « Ceux qui ne l'ont pas connu aussi intimement doivent avoir du mal à imaginer de quel feu intérieur brûlait cet homme de paix et d'humilité. En sorte, conclut Nehru, que les uns comme les autres ne sauraient évaluer ou connaître la situation dans sa vérité. » N'étant pas une spécialiste de l'Inde ni de Gandhi, seulement une amatrice passionnée, familière de l'Asie, je me sens, par un tel jugement, autorisée à approcher d'un sujet déjà indéfiniment exploré, débattu et commenté, assurée qu'on ne peut rien y apporter d'inédit, désireuse, pourtant, de l'aborder de façon personnelle, puisqu'il doit rester indéfiniment ouvert, sans conclusion possible. « Tout en lui est extraordinaire paradoxe » (Nehru).

Notre siècle débutant pourrait bien favoriser le penseur d'une modernité alternative, ou le chercheur de vérité, autrement dit l'homme « religieux », éloigné du saint chrétien des premiers admirateurs occidentaux, et proche, comme le suggère Martin Green (qui le place aux côtés de Tolstoï), des prophètes d'un âge nouveau. Des hommes dont la vision a marqué une fin de siècle caractérisée, comme la nôtre, par un certain nombre de signes récurrents parmi lesquels seraient le souci de la préservation de la nature, la révolte antimatérialiste, l'insistance sur la dimension spirituelle. À beaucoup, Gandhi apparaît comme le prophète de l'âge à venir, de ce qu'une culture

post-religieuse a appelé « l'esprit<sup>5</sup> ». L'esprit, le pouvoir de l'esprit, incarné par lui au plus haut point — ce qui donne son sens au mot d'humanité.



## Débuts

Porbandar, le nom fait rêver. Un monde de pêcheurs, d'armateurs, des navires qui croisent entre l'Inde, l'Arabie, la côte Est de l'Afrique, s'aventurent jusqu'en Afrique du Sud, là où Gandhi allait un jour découvrir sa vocation... Au moment où naquit Gandhi, le 2 octobre 1869, ce n'était pourtant qu'un petit port de pêche assoupi sur la côte du Goujarat.

La ville de Porbandar, « avec ses ruelles étroites et ses bazars encombrés, avec ses murs massifs, depuis lors en grande partie démolis, se trouve à trois pas de la mer d'Arabie. Ses bâtiments, dépourvus de grandeur architecturale, sont construits dans une pierre blanche qui durcit avec les années, brille doucement au coucher du soleil et valut à la ville l'appellation romantique de "Cité blanche". Les temples y occupent une place d'importance ; la maison ancestrale des Gandhi était elle-même construite près de deux temples. Et pourtant, toute la vie était, est toujours, centrée sur la mer » (MG, 9).

À la fin du XIX<sup>e</sup> encore, nombre de familles

avaient des relations d'affaires de l'autre côté des océans, ce fut d'ailleurs un contact de ce genre qui permit le départ de Gandhi pour l'Afrique du Sud.

À l'époque, Porbandar n'était que l'un des quelque trois cents principautés et territoires que comportait le Goujarat, gouvernés par des princes que l'accident de leur naissance et le soutien d'un souverain maintenaient sur leur trône. En dépit de ce morcellement et du régime féodal, la région avait su évoluer ; elle avait même donné à l'Inde quelques hommes d'affaires entreprenants, quelques réformateurs religieux et sociaux. Ténacité, sens d'une mission, ces traits n'étaient pas rares, certains historiens indiens ont même avancé que ce n'était pas un hasard si les deux hommes qui, de façon opposée, avaient le plus influencé l'histoire de l'Inde au <sup>xx</sup><sup>e</sup> siècle, Gandhi et Jinnah, étaient originaires de cet État\*.

Chaque région de l'Inde a sa spécificité, gravée en elle par les millénaires. Il y a cinq mille ans, suggère un biographe de Gandhi, « le Goujarat était déjà un nœud d'échange entre l'Occident et l'Orient. On connaît même le nom des populations commerçantes de cette région<sup>1</sup>... ». Si l'on aime l'idée d'influences profondes et lointaines, de vocations déposées en soi comme un sédiment à travers les générations et les siècles, il est séduisant de penser que Gandhi descendait de cette ancienne oli-

\* Gandhi, dans son autobiographie, affirme en effet que Jinnah était du Goujarat, se référant sans doute aux attaches que ce dernier avait dans cet État, bien que, en réalité, Jinnah fût né à Karachi.

garchie marchande et qu'il en avait conservé en lui la ruse et la sagesse.

Il appartenait à la caste des banian, c'est-à-dire celle des marchands du Goujarat, « des épiciers » dit-il dans son autobiographie, qui peuplaient donc depuis toujours la région — des commerçants pacifiques, fort éloignés par l'esprit des ksatriya, c'est-à-dire des guerriers, la deuxième des quatre castes, très répandue dans d'autres parties de l'Inde. Les banian faisaient partie de la troisième grande caste \*, celle des vaisya.

Ces marchands étaient imprégnés de la doctrine jaïn \*\* de non-violence. Il est certain qu'elle marqua fortement Gandhi. Nehru le souligne : il était « en partie tributaire des conceptions dont il s'était imprégné pendant ses jeunes années passées au Goujarat... Gandhiji portait un regard éclectique sur le développement de la pensée et de l'histoire indiennes. Il pensait que la non-violence était le principe sous-jacent à ce développement... Sans remettre en cause les mérites de la non-violence au stade actuel de l'existence humaine, on peut dire que cette vision révélait un préjugé historique de la part de Gandhi » (DI, 516). Ainsi, selon Nehru, la non-violence ne serait-elle pas un élément domi-

\* Il existe quatre grandes castes : brahmana, ksatriya, vaisya et sudra, ou brahmanes, rois (ou seigneurs), marchands et plébéiens. Gandhi était contre la caste considérée comme hiérarchisée (son action contre l'intouchabilité sapa l'hindouisme orthodoxe jusque dans ses fondements), mais favorable à la varna idéale, comme fonction héréditaire qui rend tout homme égal à tout autre : « les quatre divisions de la société, chacune complémentaire de l'autre, aucune n'étant inférieure ni supérieure, chacune aussi nécessaire que l'autre au corps entier de l'hindouisme ».

\*\* Jâinisme : système religieux et philosophique de l'Inde qui insiste sur la non-violence.

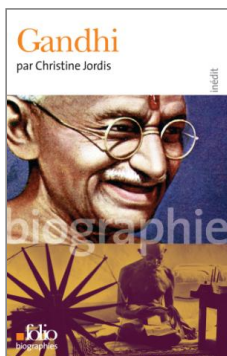
nant de la pensée indienne, telle qu'elle a évolué, mais bien du jaïnisme qui s'était implanté dans le Goujarat et qui influa sur les jeunes années de Gandhi (les nationalistes hindous fondamentalistes — qui résistèrent au charisme de Gandhi — se réclameront, eux, d'un passé différent, guerrier celui-là, où les ancêtres hindous s'illustrèrent par leur virilité, leurs combats, leur recours à la force).

« Des moines jaïns rendaient souvent visite à mon père, et s'écartaient même de leur chemin pour accepter de manger à notre table... » (Mais son père recevait également des amis musulmans et parsis qui lui parlaient aussi de leur religion. Il les écoutait avec respect et le jeune Gandhi avait ainsi l'occasion d'assister à ces conversations — ce qui contribua, dit-il, à lui inculquer une large tolérance religieuse.) Quoi qu'il en soit, la non-violence était, chez Gandhi, un principe implanté dès l'origine. À côté de cette valeur, revêtue d'une importance particulière, on cultivait, dans ce milieu traditionnellement commerçant, les vertus d'honnêteté, d'économie, d'intégrité. Du passé marchand de sa famille, Gandhi garda l'habitude des comptes bien tenus et de l'épargne, étant « attentif à réduire les dépenses, habile dans la gestion des comités, chasseur infatigable de souscriptions » ; bref, des qualités qui révèlent, selon Orwell, « les solides hommes d'affaires de la classe moyenne qu'étaient ses ancêtres ». Bon sens, réalisme, esprit pratique. Dans sa lutte contre l'Empire, il aurait tout naturellement découvert le nerf de la guerre : la question commerciale, inaugurant en 1920 son boycott

<i>Le martyr</i>	322
La « grande tuerie »	322
Le miracle de Calcutta	332
Le dernier jeûne	337
<i>Penseur d'une modernité alternative?</i>	348

#### ANNEXES

Cartes	354
Repères chronologiques	357
Références bibliographiques	361
Notes	365



# Gandhi

## Christine Jordis

Cette édition électronique du livre

*Gandhi* de Christine Jordis

a été réalisée le 23 octobre 2012

par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN : 9782070306732 - Numéro d'édition : 180823).

Code Sodis : N53957 - ISBN : 9782072479595

Numéro d'édition : 247216.